

guardian.co.uk

Tim Etchells on performance: A lifetime of movement in two days of dance

In the first instalment of his new Guardian diary, Forced Entertainment's Tim Etchells explains what it's like to remember life through the moves that you make

Tim Etchells

guardian.co.uk, Friday 2 October 2009 13.40 BST



Boris Charmatz performs at the Musée de la Danse. Photograph: Adeline Keil

I've recently emerged from a long and lost weekend taking part in a project at the [Musée de la Danse](http://www.musee-ladanse.com) in Rennes. Organised by the charismatic choreographer Boris Charmatz, Expo Zéro arose from a week-long thinktank gathering an unruly combination of dancers, theorists, performers, art curators, architects and archivists to think about what you might find in a museum of dance or, perhaps better yet, a dancing museum. The result was an exhibition-cum-performance over two days in which visitors walked, ran and wandered through the studios, backstage areas and meeting rooms of Charmatz's space.

The rules for Expo Zéro were simple: there would be no exhibition as such, no objects or costumes, scores or scripts, videos or photographs. There wouldn't even be furniture. Instead, visitors would navigate the museum to find the participants adrift in the space, shifting from improvised interactions with each other and the public. They would also discover ad-hoc lectures, performance experiments and long conversations about the ephemeral nature of performance, techniques of improvisation and the history of museums.

For participants, I can say for sure that it was an exhausting, slightly delirious and rather wonderfully fluid space for thinking and doing. For my part, I sat at the door of a pathetic little space adjoining a large dance studio, claiming, to anyone lost enough to find me there, that within it lay a "special exhibition" containing two significant things. Inside this space – empty, of course – I would take my visitors one by one and describe a dance or movement from memory, drawing not so much on performances I've seen or done but on movements I might have seen or made in everyday life. The thrash of a mosh pit in 1978 and the dance of my son at a wedding party in 1999 were both dredged up to form part of a partial, spoken and entirely personal history of dance. My story finished, I'd ask each of my visitors to complete the display by describing a movement from their own lives.

It made for fascinating stories. There was the tale about a weekly dance session put on by 20 Parisian friends in their 70s and 80s. There was a Zimbabwean toyi-toyi, performed by my visitor alongside thousands of others during anti-apartheid protests in South Africa. I heard about the slow, balanced movements of four friends who walked carefully on top of a wall in Lisbon one summer. There was a dance of falling paper; a dance of rain; a dance of hands on a kitchen table.

It's hard to choose a favourite, but perhaps what stays with me the most now are the handful of occasions where my visitors chose, in this small space lit only by an exit sign, to actually dance something for me. By the close of the weekend, I felt that my understanding of memory had been subtly reconfigured – retuned to appreciate a greater awareness of movement, not just in its vividness and urgency as performance, but to its presence in the stories and complexities of daily life.

<http://www.guardian.co.uk/stage/2009/oct/02/tim-etchells-performance-dancers>

guardian.co.uk © Guardian News and Media Limited 2009



en couverture

Une danse bouleversante de la mémoire

Le danseur et critique britannique Tim Etchells a passé quelques jours à Rennes, à l'invitation du "charismatique chorégraphe Boris Charmatz". Il en est reparti épuisé et, surtout, fasciné.

THE GUARDIAN
Londres

J'ai récemment émergé d'un long week-end de folie à Rennes, dans le cadre d'un projet au musée de la Danse [l'ancien Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne]. C'était en septembre. Organisé par le chorégraphe charismatique Boris Charmatz [nouveau directeur de l'établissement], le projet Expo Zéro* est né de la rencontre d'un groupe indiscipliné de danseurs, théoriciens, artistes, conservateurs, architectes et archivistes. Pendant une semaine, ils ont échangé leurs visions de ce que pourrait être un musée de la danse ou, mieux encore peut-être, un musée dansant. Le résultat ? Une exposition-représentation qui, pendant deux jours, a accueilli des visiteurs qui ont marché, couru et vagabondé dans les studios, les coulisses et les salles de réunion de l'espace aménagé par Charmatz.

Les règles d'Expo Zéro étaient simples : ce ne devait pas être une exposition en tant que telle. Aucun objet ni costume, pas de partition, de scénario, de vidéo, ni de photo non plus. Même les meubles étaient bannis. Les visiteurs parcouraient le musée pour trouver les artistes à la dérive dans l'espace, interagissant tour à tour entre eux et avec le public. Ils découvraient également des conférences,

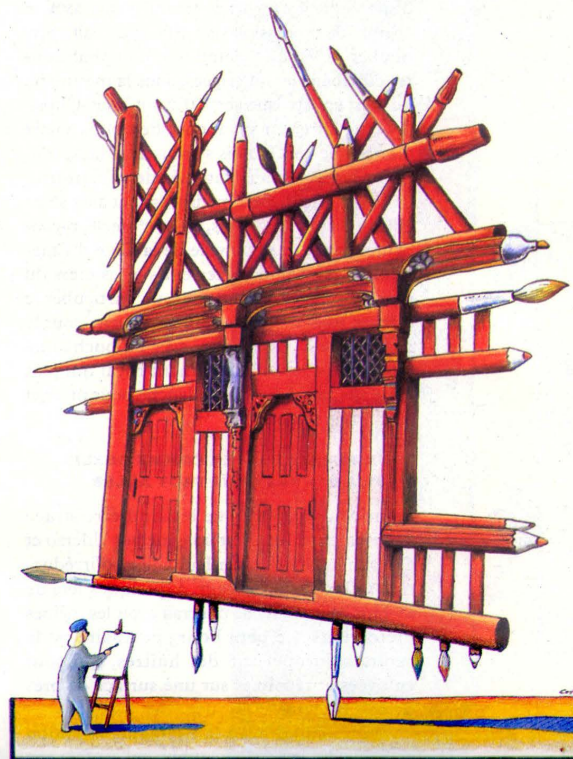
des expérimentations artistiques et de longues discussions sur la nature éphémère de l'art, les techniques d'improvisation et l'histoire des musées. Je peux dire sans me tromper que, pour les artistes et les invités, ce fut une expérience épuisante, légèrement délirante, un espace de réflexion et d'action merveilleusement

fluide. Pour ma part, j'étais assis à l'entrée d'une salle ridiculement petite, adjacente à un grand studio de danse, et je demandais à tous ceux qui étaient assez perdus pour croire avoir fait le tour d'inventer eux-mêmes un mouvement en s'inspirant de leur propre vie afin de compléter l'exposition.

Ma requête a donné lieu à des histoires fascinantes. Un groupe de vingt Parisiens de 70 ou 80 ans ont mis en scène leurs séances hebdomadaires de danse entre amis. J'ai eu droit également au toyi-toyi zimbabwéen, qu'un de mes visiteurs avait dansé – avec des milliers d'autres – pendant les manifestations anti-apartheid en Afrique du Sud. On m'a raconté les mouvements lents de quatre amis marchant en équilibre sur un mur de Lisbonne par une journée d'été. Il y eut aussi la danse du papier qui tombe, celle de la pluie, celle des mains sur la table de la cuisine. Il est difficile de dire celle que j'ai préférée, mais j'ai été le plus profondément marqué par les quelques fois où les visiteurs ont choisi – dans ce minuscule espace uniquement éclairé par un panneau de sortie – de danser pour moi. A la fin du week-end, j'ai senti que ma compréhension de la mémoire avait subtilement été modifiée, réajustée afin d'inclure une conscience accrue du mouvement, non seulement dans l'éclat et l'urgence de l'interprétation scénique, mais aussi dans sa présence au cœur des anecdotes et de la complexité du quotidien.

Tim Etchells

* Toujours sous la houlette de Boris Charmatz, le projet Expo Zéro a été repris début octobre à Saint-Nazaire et, les 7 et 8 novembre, à Singapour.



◀ La maison Tikoz, ou les rencontres improbables de la vieille ville.